

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=RFP&ID\\_NUMPUBLIE=RFP\\_722&ID\\_ARTICLE=RFP\\_722\\_0383](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_722&ID_ARTICLE=RFP_722_0383)

---

## Le complexe fraternel archaïque

par René KAËS

| Presses Universitaires de France | Revue française de psychanalyse

2008/2 - 722

ISSN 0035-2942 | ISBN 9782130567714 | pages 383 à 396

---

Pour citer cet article :

– Kaës R., Le complexe fraternel archaïque, Revue française de psychanalyse 2008/2, 722, p. 383-396.

---

Distribution électronique Cairn pour Presses Universitaires de France .

© Presses Universitaires de France . Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## *Le complexe fraternel archaïque*

René KAËS

Depuis plusieurs années, je soutiens la thèse suivante : le complexe fraternel est un véritable complexe, au sens où la psychanalyse en a formulé la structure et la fonction dans l'espace psychique du sujet.

Le *complexe* est classiquement défini comme un ensemble organisé de représentations et d'investissements inconscients, constitué à partir des fantasmes et des relations intersubjectives dans lesquelles la personne prend sa place de sujet désirant par rapport à d'autres sujets désirants. Il en est ainsi du complexe d'Œdipe et du complexe fraternel. L'un et l'autre sont donc traversés par la conflictualité.

Le complexe fraternel n'est pas d'abord et seulement un déplacement ou un évitement du complexe d'Œdipe. Il ne se limite pas non plus au complexe de l'intrus, qui en serait le paradigme. Il ne se caractérise pas seulement par la haine, l'envie et la jalousie ; il comprend ces dimensions, mais encore d'autres, tout aussi importantes et articulables aux précédentes : l'amour, l'ambivalence et les identifications à l'autre, semblable et différent.

J'avance cette proposition que le complexe fraternel désigne une organisation fondamentale des désirs amoureux, narcissiques et objectaux, de la haine et de l'agressivité vis-à-vis de cet « autre » qu'un sujet se reconnaît comme frère ou comme sœur. Le complexe fraternel consiste en une structure, une dynamique et une économie spécifiques. Sa structure triangulaire et ses composantes archaïques et pré-œdipiennes l'articulent par de nombreuses faces au complexe nucléaire de la psyché, mais il ne s'y réduit pas.

Le complexe fraternel comporte deux formes opposables : dans la première, archaïque, le sujet entretient avec le frère ou la sœur des relations qui ont essentiellement la consistance psychique d'un objet partiel, appendice du corps maternel imaginaire ou de son propre corps imaginaire ; la seconde forme

s'inscrit dans un triangle rivalitaire, pré-œdipien et œdipien. Nous y rencontrons aussi les premières esquisses des figures du double, de l'homosexualité narcissique et de la bisexualité psychique.

Le complexe d'Œdipe est un facteur de transformation du complexe fraternel archaïque. Le triangle rivalitaire au sein du complexe fraternel se distingue du triangle œdipien par les objets qui le constituent, par les investissements d'amour et de haine qu'ils reçoivent, par la jalousie, l'envie et la violence qui s'y déploient, et par les issues qui s'ouvrent dans le rapport aux interdits et à leur transgression. Enfin, je distingue le complexe fraternel du lien fraternel : le premier organise le second, dont les effets sont particulièrement sensibles, au-delà de la famille, dans les groupes et dans les institutions<sup>1</sup>.

Dans cet article, je me centrerai sur le complexe fraternel archaïque tel qu'il se manifeste dans la cure chez le sujet considéré dans sa singularité structurelle, dynamique et historique. Je proposerai ensuite un exemple dans sa manifestation dans quelques contes des frères Grimm.

Dans *Les Travaux et les Jours*, Hésiode raconte comment, au tout début, Gaïa la Terre-Mère universelle enfante sans s'être unie à quiconque, par la force intime qu'elle porte en elle et qui nourrit toute chose. Puis Ouranos, enfanté par Gaïa, la recouvre dans un coït ininterrompu qui maintient leurs enfants incestueux bloqués dans le sein de la Terre. Six Titans et leurs six sœurs Titanes sont retenus dans le ventre maternel, comme leur père avait été lui-même inclus dans Gaïa. D'autres enfants aussi sont retenus dans l'obscurité, confinés dans l'espace : les Cyclopes et les Hékatonchires<sup>2</sup>.

Grosse et comprimée par ses enfants qui l'étouffent, Gaïa les retourne contre leur père-frère. Elle arme d'une serpette Cronos, le plus jeune des Titans qui, du dedans du ventre maternel, émascule son Père. Cronos rejette en arrière le membre viril coupé, et de quelques gouttes de sang naissent les Érinyes, les Géants et les Nymphes. Hurlant de douleur, Ouranos se dégage de Gaïa et va se fixer définitivement en haut du monde.

De ces forces d'engendrement naissent des formes élémentaires, brutes, premières et primitives, ce sont des figures de l'archaïque. Cette puissance des commencements est aussi un ordre créateur qui triomphe du chaos, du vide, de la nuit. Cet ordre est éminemment fragile : la vie et la mort sont à peine séparées l'une de l'autre, et l'incertitude est grande sur leur union comme sur leur désunion.

Une des lectures de ce mythe nous met en présence des frères et sœurs dans ce moment de l'archaïque, du commencement, violent, incestueux au début de toute chose, et donc à son principe et à son origine.

1. Telles sont les principales propositions que je développe dans un ouvrage, *Le complexe fraternel*, Paris, Dunod, 2008. Je reprends et précise dans cet article des analyses contenues dans cet ouvrage.

2. Voir J.-P. Vernant (1999), *L'univers, les dieux, les hommes*, Paris, Le Seuil.

Au regard de la clinique, la catégorie de l'archaïque correspond à un état *primitif de la construction de l'objet* et des processus qui y président. Corrélativement, le Moi dispose de *mécanismes de défense rudimentaires* pour faire face aux mouvements pulsionnels violents, aux fantasmes crus qui l'envahissent et aux angoisses pré-œdipiennes qui l'assaillent. Elle coïncide avec un commencement indifférencié, non subjectivé, non encore transformé par l'introjection ou la projection, dans lesquels prévalent des formations et des processus relativement simples, organisés par la *logique des relations binaires et par des formes primitives d'investissements et de représentations*. L'archaïque désigne une forme non subjectivée de l'inconscient et des mécanismes de défense. L'archaïque est caractérisé par ses effets de répétition sans transformation.

#### LE PRIMAT DU RAPPORT AU CORPS DE LA MÈRE ARCHAÏQUE

Les formes archaïques du complexe fraternel naissent dans l'espace psychique dont le lieu est le corps fantasmatique de la mère rempli de frères-et-sœurs ; non pas des sujets frères et/ou sœurs, mais des objets partiels. Tantôt des objets parfaitement complémentaires, dont l'union scelle l'illusion rétrospective d'une béatitude à nulle autre pareille, sorte de nirvana inaccessible, ou de paradis à jamais perdu, tel qu'ultérieurement l'épreuve du sevrage et de la rivalité pré-œdipienne les figera. C'est de ce point de vue de la fusion et de la complémentarité que peut se comprendre la passion du frère ou de la sœur l'un pour l'autre. Parce que l'un et l'autre ont été tenus dans le même espace corporel et psychique maternel, ils y ont occupé le même espace charnel, corporel, successivement ou, c'est le cas des jumeaux, simultanément. L'imaginaire de la communion fraternelle, de l'unité, de la non-séparation, *comme les cinq doigts de la main*, se fonde dans ce rapport au corps de la mère.

Ces objets partiels sont aussi des objets menaçants : bouches dévorantes, parties du corps maternel ou magma indifférencié d'organes. Ils sont les supports primitifs de la violence et de la haine dans la passion adelphique. Les haines et les rivalités précoces n'ont pas seulement pour enjeu le sein nourricier, elles concernent la lutte pour occuper seul l'espace maternel ou pour se dégager de son encombrement.

Dans cette organisation primitive prévaut ce que nous pourrions appeler l'imgo de la mère-aux-frères-et-sœurs.

#### *L'imgo de la mère-aux-frères-et-sœurs*

Cette imago se constitue dans les identifications précoces avec la puissance de fécondité de la mère. Avec l'analyse du petit Hans, Freud a mis en évidence

les fantasmes de parturition multiple qui soutiennent cette imago, mais il les a compris essentiellement dans le registre de la rivalité œdipienne. Nous pouvons en faire une autre lecture : pour Hans, ce fantasme comporte une identification à la mère pleine d'enfants, mais aussi une rivalité à l'égard de sa puissance procréatrice. Il soutient en outre le souhait d'avoir des enfants innombrables pour effacer les enfants de la mère (les frères et sœurs), c'est-à-dire le souhait d'avoir avec elle ses propres enfants imaginaires.

G. Rosolato<sup>1</sup> a mis en évidence l'importance que peuvent prendre dans certaines cures les fantasmes du frère ou de la sœur, mort(e), effacé(e), éliminé(e). Les vœux de mort à l'égard des frères et sœurs dans la jalousie vis-à-vis de la mère s'entendent comme le désir de « détruire le résultat de l'accouplement parental, les rivaux potentiels et, par conséquent, le désir qui l'a soutenu à l'origine de leur existence intra-utérine » (1978, p. 119). À ce fantasme s'adjoint celui de contrôler la fécondité de la mère, soit pour la protéger des bébés frères-et-sœurs qui l'attaqueraient ou l'envahiraient, soit pour se conforter dans l'illusion d'être capable de procréer seul.

C'est à ce niveau de l'identification et de la rivalité envieuse de l'enfant avec la fécondité de la mère que se forme cette imago archaïque dans le fantasme du coït ininterrompu avec le père, ou dans une scène de parents combinés. Cette identification-rivalité vis-à-vis de la mère-aux-frères-et-sœurs est souvent associée à des attaques contre le corps de la mère (le ventre, les seins) et les bébés imaginaires dont elle est pleine. Il est fréquent que ces bébés soient remplacés par des substituts animaux, comme S. Freud et M. Klein l'ont souligné<sup>2</sup>.

#### L'OBJET FRÈRE OU SŒUR DANS LE COMPLEXE FRATERNEL. INVESTISSEMENTS PULSIONNELS ET REPRÉSENTANTS PSYCHIQUES

##### *Flora*

Flora me dit qu'il serait très grave pour elle de rencontrer un jour quelqu'un qui serait au-dedans de lui-même aux prises avec une avidité aussi intense que la sienne. Elle retrouve aussitôt son angoisse d'être vide, puis l'idée lui vient que je pourrais la vider, si je me manifestais avide de ses pensées, de son intimité. Elle a beau dire que mon écoute est « à bonne distance » et que ma dispo-

1. G. Rosolato (1978), *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard.

2. Le tableau de Niki de Saint-Phalle, *La naissance rose* (1964), Moderna Musee, Stockholm, est travaillé par cette fantasmagie. Voir aussi sa sculpture *La mariée. Éva Maria* (1963) exposée au Musée national d'art moderne, Paris.

nibilité bienveillante lui est précieuse, elle se prend à penser fugitivement que cette écoute et cette disponibilité peuvent se transformer en un appât, en un piège. Nous reconnaissons le côté négatif de son transfert sur moi, alimenté par son angoisse devant l'emprise maternelle, dont elle a déjà parlé ; mais ce que la séance apporte de nouveau, c'est ce qui concerne sa propre avidité et son fantasme de vider de sein maternel : « Ce serait, dit-elle, un gouffre où je pourrais disparaître. » Ce gouffre la terrorise et l'attire. Elle ne se voit pas comme une actrice de ce gouffre qu'elle aurait elle-même creusé. Elle s'étonne plutôt de la drôlerie de la pensée qui lui vient lorsqu'elle se représente les séances comme des tétées, et elle ajoute : « Des tétées qui doivent être parfaites. » Un sein (ou une bouche) qui ne procure pas la béatitude d'une tétée parfaite est un mauvais sein (ou une bouche mauvaise) : deux gouffres.

Jusqu'ici Flora parle, dans le transfert, de son fantasme du sein parfait et du sein-abîme. Nous avons déjà reconnu que ce fantasme a été une des bases de sa dépression, un des ressorts de sa demande d'analyse, ce qui se précise lorsqu'elle peut dire qu'elle cherche avec moi « une séquence relationnelle parfaite ». C'est une exigence dont elle dit ne pas savoir d'où elle vient, qui l'a toujours tenaillée et qui l'épuise dans l'énergie qu'elle déploie pour atteindre quelque chose qui n'arrivera jamais. Cette exigence la « piège » dans ses relations : elle pense alors à cette relation idéalisée et dangereuse qu'elle a eue avec son beau-frère : « Il y avait là aussi l'attente d'une séquence relationnelle parfaite qui ne pouvait se réaliser, un beau "frère", une sorte de sein-pénis..., je me suis beaucoup manipulée avec ça. » Ce beau-frère, me dis-je, ne tenait-il pas la place du frère et de la sœur, condensés dans le sein-pénis, attribut fantasmatique du corps maternel ?

À la séance suivante, les traces d'un rêve lui reviennent soudainement : ce rêve a été fait la nuit qui a suivi la séance que je viens de rapporter. Elle participait avec son frère à une séance de thérapie de groupe, il y avait aussi une femme avec une vaste poitrine, elle se tenait dans l'ombre, derrière un grand vase. L'un de ses seins était recouvert de bébés et de petits enfants<sup>1</sup>, l'autre était ensanglanté, avec des trous. Le sursaut qu'elle éprouve devant cette vision se calme lorsqu'elle s'aperçoit que tous les membres du groupe parlent d'une même voix harmonieusement, mais elle ne se souvient plus de ce qui est dit, ni de la suite du rêve. Je l'invite à imaginer la suite, comme dans une séance de psychodrame : elle accepte cette proposition et imagine que les membres du groupe vont se réfugier dans le vase, et que le vase éclate, son frère l'aura fait éclater, comme dans le mythe des Titans, du dedans et armé par les frères et sœurs. Puis

1. Ce qui est à l'intérieur peut être représenté à la surface, comme dans la Diane polymaste des Éphésiens, et comme dans certains tableaux de N. de Saint-Phalle. Au Mexique, des représentations de la Pachamama, la terre mère universelle, sont figurées par une femme qui porte des enfants sur tout le corps.

elle pense à son beau-frère, qui évoque à la fois son frère et sa sœur, comme elle en avait fait le rapprochement lors de la séance précédente. Elle s'étonne de vivre dans le même quartier que son frère, « tellement proche » qu'elle n'avait jamais fait cette constatation ; pourtant, cet été, sa sœur est partie en voyage pendant un mois, elle a eu de nouveau le désir d'être sa remplaçante auprès de son beau-frère. J'entends que l'absence de sa sœur a relancé son fantasme de « cette tétée » parfaite et impossible : éliminer la sœur pour avoir le (beau-)frère, attaquer le sein maternel qui contient trop d'enfants pour que la tétée soit parfaite. Un sein abîmé, un sein abîmé.

On constate de nouveau avec cette séquence d'analyse combien les figures archaïques des frères et sœurs sont confondues avec et dans le corps maternel : le fantasme incestueux oral et la pratique de la fellation avec le « frère » ont pour Flora cette signification.

### *Yseult*

L'attaque contre l'imaginaire archaïque de la mère-aux-frères-et-sœurs apparaît à plusieurs reprises dans la cure d'Yseult : l'attaque porte sur la mère et ses bébés imaginaires, et quelquefois sur le pénis du père.

La première phase de l'analyse d'Yseult a mis au jour que l'objet Frère est pour elle un objet polymorphe et malléable qui s'inscrit dans toutes les valeurs d'échange des objets partiels, représentant des pulsions partielles : bouche, sein, langue, clitoris, pénis-creux, cordon, fèces, bébé, petits animaux<sup>1</sup>. Le Frère, qui détient contradictoirement le « pénis d'homme » et le pénis creux qui associe le cordon, le pénis et le vagin, est aussi bien son frère-clitoris que son frère-langue, frère-vagin et frère-bouche, comme la sœur pour l'« Homme aux loups » est le loup.

Pour Yseult, le frère *est* la sœur, la sœur *est* le frère, et l'unité bisexuée qu'ils forment est l'imaginaire même de la mère phallique. En maintenant cette imago de la mère phallique aux enfants, elle évitait simultanément la sexion-séparation et la sexion-castration. Le frère et la sœur sont des sécrétions du corps maternel, ils ne sont pas détachés d'elle, comme est collée au ventre de l'Artémis d'Éphèse la triple rangée de ses mamelles ou de son collier d'ambre. Lorsqu'ils s'en détachent, dans son fantasme ils s'en « décrochent », et ils se tuent comme son frère cadet, ou ils tombent dans les toilettes, comme les fœtus de ses fausses couches.

1. Cette figure du frère ou de la sœur en tant que petit animal ou vermine est récurrente dans la cure d'Yseult. Sur ce point, voir mon étude sur les représentations animales des relations fraternelles dans les contes (R. Kaës *et al.*, 1984, *Contes et divans*, Paris, Dunod, 1984). Plus récemment, une étude de C. Rigaud (« Figures animales et pulsions fratricides », *Psychanalyse à l'Université*, 17, 66, 1992, 135-148) sur les figures animales et les pulsions fratricides.

C'est sur ce modèle de l'objet-zone complémentaire (sein-bouche, bébé-langue ou excrément, pénis-cordon) qu'elle se représente elle-même, dans l'arraché de la bouche et du sein, du pénis et du cordon. Ce sont de tels objets qu'elle pense avoir en commun avec son frère : le pénis creux, le cordon, le sein maternel, mais aussi avec ses sœurs. Ces objets partiels sont des objets communs excitable et excitants. Elle évoque avec terreur et extase une scène de chatouillis et une autre de fessée, qui confirment et légitiment cette représentation, le parent se confondant alors avec une figure adelphique.

Le groupe interne de ses frères et sœurs sera pour Yseult une source inépuisable d'objets partiels disponibles pour la représentation de ses identifications multifaces, de ses discordances et de ses clivages : de son théâtre de l'arrachement.

Comme chez Flora, il existe chez Yseult une oscillation constante entre un noyau archaïque dépressif et une organisation œdipienne fragile. Chez chacune, le désir nostalgique d'un sein maternel parfait, nourricier et source de jouissance sexuelle a pour revers un amour déçu et l'introjection d'un objet maternel insatisfaisant, un sein trop plein d'enfants<sup>1</sup>, qu'il y a donc lieu et raison d'attaquer et de faire éclater.

### *Isis*

Chez une autre analysante, j'ai retrouvé plusieurs traits de l'investissement et des représentations de l'objet Frère. Pour elle, le frère était au bout de son pied : il avait pris la valeur qu'elle avait attribuée à un orteil supplémentaire, trace d'un frère désiré par la mère et qui aurait dû être son jumeau, s'il n'avait été « perdu » ; elle ne pouvait s'imaginer comment, tant ce frère-orteil, petit bout de pénis, aurait pu être son propre destin. Cet attachement à ce frère résiduel, son double, l'orteil supplémentaire qu'elle porte sur son propre corps, elle l'incarnera dans l'enfant qu'elle obtiendra par l'inceste avec le père. Elle pourra alors se faire opérer de son excroissance, sans toutefois rétablir l'intégrité narcissique qu'elle ne cesse de chercher dans des relations sexuelles prégénitales.

Une autre patiente avait investi sa propre main comme la figuration narcissique de sa fratrie imaginaire, solidaire comme les cinq doigts de la main.

1. La situation de groupe mobilise ce fantasme que le groupe est un corps maternel trop plein d'enfants, qu'il faut éliminer ou dont le principe procréateur (le couple parental combiné) doit être neutralisé, ou dont le père doit être châtré. Une illustration de cette situation est longuement exposée dans l'analyse d'un groupe (R. Kaës, *Un singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe*, Paris, Dunod, 2007).

*L'objet frère : la haine de l'intrus*

Pour Yseult, la figure de l'intrus, et la haine qui l'accompagne, est incarnée par sa sœur cadette, sa rivale bien-aimée à qui elle prendra son mari, et par le frère cadet, le frère mort qui a « décroché ». La transformation de la haine de la rivale en un amour homosexuel pour elle (ce qu'elle réalise par l'intermédiaire de leur homme commun, qui ne sert qu'à cette fin) est partiellement accomplie. En revanche, la mort du frère cadet a figé les sentiments de haine qu'elle a éprouvés à son égard et le remords éprouvé à l'occasion de sa mort réelle. Elle s'en dégage après un rêve où deux siamois s'arrachent l'un à l'autre.

*Pierre-Paul*

Chez cet homme, le frère intrus a pris une telle place dans ses investissements de haine qu'il en est tombé malade. Ce frère qui meurt « comme une larve abandonnée » a été longtemps mis en dépôt en lui comme dans une morgue.

Le cancer que Pierre-Paul développera après la mort de son frère le transforme en un morceau de sa chair, à torturer, à maintenir entre la vie et la mort. L'analyse révélera combien ce frère aura été une partie incorporée en lui, qui adhère en lui, mais aussi une partie commune à lui et à sa mère.

Ce frère est dans son fantasme son fils incestueux<sup>1</sup>, il est né d'un coït oral sadique avec la mère. Il est un objet partiel : le bout du sein, le bouton, le « bubon » (c'est son nom caché) de sa mère, entre sa bouche et le sein – son double « noir », négatif, qu'il porte en lui, qui porte la mort en lui. Le frère haï est une « boule de merde », tantôt une masse informe qui vient se coller à la mère, tantôt un projectile dur chargé de sa haine contre la mère qui lui a imposé ce frère qui le blesse dans sa position d'Unique, d'enfant merveilleux. Ce frère

1. Dans *La Thébaïde* ou *Les Frères ennemis*, tragédie de la haine entre Étéocle et Polynice, Racine fait dire à Étéocle lorsqu'il parle à Créon de cette haine obstinée (acte 4, scène 1) :

« Elle est née avec nous ; et sa noire fureur  
Aussitôt que la vie entra dans notre cœur.  
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance ;  
Que dis-je nous l'étions avant notre naissance.  
Triste et fatal effet d'un sang incestueux. »

maudit, la mère l'a choyé et pourri, et c'est cet enfant qu'elle lui a confié, dont il a la charge, qui le déchire et le fait choir de son trône.

Le frère est maintenu là, immobilisé par sa haine. Il ne peut ni le détacher de sa mère ni de lui-même. La haine pour le rival nourrit les reproches qu'il adresse à sa mère (il préserve longtemps le père), et son cancer sera l'ultime manifestation de sa haine enkystée dans son corps et jetée comme un acte de victime à la tête de ses bourreaux.

Dans le complexe fraternel de Pierre-Paul, le frère forme avec lui un couple antagoniste et symétrique de celui des parents, une sorte de double couple de jumeaux abouchés l'un à l'autre. À l'étranglement de cette figure qui revient sans cesse dans ses fantaisies, dans ses fantasmes et dans ses rêves, deux œufs placés l'un sur l'autre forment un huit, et cette figure représente les deux couples symétriques. Il est avec son frère comme ses parents entre eux : une mère excitée dont les cris clament la douleur de ne pas être un garçon, un père déprimé, châtré, trop féminin. L'un réverbère l'autre, au point que cette idée lui vient que ses parents sont frère et sœur d'un même et unique couple de grands-parents. Le frère, alter ego diabolique, a pris la valeur d'une « clé » ou d'une « bonde » qui fait tenir ensemble le couple parental ou qui peut le détruire, comme il peut aussi le détruire lui-même. Si l'on touche à ce point-là, toute sa construction s'écroule.

L'analyse pourrait se poursuivre<sup>1</sup> et présenter d'autres figures du Frère ou de la Sœur dans leur statut d'objet pulsionnel et de représentations inconscientes : des anomalies physiques ou des traits de caractère haïs ou chéris « appartenant » au sujet sont traités par lui comme des frères ou des sœurs imaginaires, perdus ou à perdre, avortés, morts ou à maintenir en vie.

Comme je l'ai montré dans d'autres travaux<sup>2</sup>, frères et sœurs sont aussi des éléments composites disponibles pour entrer dans la composition du double narcissique, de l'homosexualité spéculaire et des fantasmes de bisexualité dans le complexe fraternel.

1. Le frère et la sœur sont aussi, comme l'a montré R. Jaitin (« Mi hermano y mi hermana : mis primeros juguetes », *Psicoanálisis de las configuraciones vinculares*, XXIV, 1, 2001, 31-50), des premiers « jouets » avec lesquels l'enfant expérimente des relations pulsionnelles et fantasmatiques, fait l'expérience du Moi et du non-Moi, se pose diverses questions, dont celle de l'origine et celle de la connaissance de soi et du monde externe. Dans ces relations à l'imago fraternelle, il arrive que le frère ou la sœur malades soient représentés comme un jouet cassé.

Une analyse différentielle reste à entreprendre pour étudier plus précisément comment se constituent les valeurs de l'objet « frère » et l'objet « sœur » pour un homme et pour une femme.

2. R. Kaës (1992), Le complexe fraternel. Aspects de sa spécificité, *Topique*, 50, 263-300. Voir aussi *Le complexe fraternel*, *op. cit.*

*L'image du corps dans le complexe fraternel archaïque  
et dans son évolution symbolique*

L'ensemble de ces investissements et de ces représentations forme une des dimensions du complexe fraternel archaïque. Nous ne devons pas négliger le fait que cette isomorphie de la représentation de l'objet fraternel et de l'image du corps signe souvent une organisation psychotique du complexe fraternel, et, dans de nombreux cas, une organisation entièrement psychotique de la psyché du sujet, comme l'illustrent le film *L'Autre* de R. Mulligan ou le conte de *Tom Pouce* et, proches de nos références, les thèses de G. Pankow<sup>1</sup> sur les relations entre structure familiale et image du corps.

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler comment cette psychanalyste articule l'image du corps et les achoppements de la fonction symbolisante. Cette fonction vise, selon elle, « une règle d'échange, une loi immanente du corps » (*op. cit.*, p. 182). Pour G. Pankow, le registre symbolique est la fonction que chaque membre joue, dans la famille (par rapport au corps de la mère et à celui du père), ce registre donnant ainsi accès aux structures familiales. Les zones de destruction ou d'altération dans la dynamique du corps vécu correspondent (chez les psychotiques et chez certains malades psychosomatiques) aux zones de destruction dans la structure familiale de ces malades.

Ces propositions sont fécondes pour comprendre deux conséquences du complexe fraternel archaïque : la première, comme l'indique fréquemment G. Pankow, est que l'approche de l'autre est préfigurée et déterminée par la dynamique du corps vécu, c'est-à-dire par l'image du corps. Non seulement le corps de la mère préorganise le Moi-corps primitif, mais il organise aussi les formes archaïques du complexe fraternel tout comme celle du complexe d'Œdipe.

La seconde concerne les destins ultérieurs du complexe fraternel dans les rapports intersubjectifs. J'ai étudié dans d'autres travaux comment la situation de travail psychanalytique en groupe, du fait des propriétés structurales du groupe et des régressions qui s'y produisent, met en jeu ce complexe à travers les toutes premières élaborations de l'image du corps dans sa relation au corps de la mère.

1. G. Pankow (1969), *L'homme et sa psychose*, Paris, Aubier-Montaigne.

LA FRATRIE ARCHAÏQUE DANS DEUX CONTES DES FRÈRES GRIMM

Les frères Grimm ont retenu du folklore de nombreux contes qui font le récit de fratries. Deux d'entre eux en représentent les composantes archaïques associées à l'oralité et au complexe du sevrage.

*Le loup et les sept chevreaux*

Dans ce conte qui avait retenu l'attention de Freud, la fratrie est représentée par des animaux, comme pour dire l'archaïsme des relations d'objet et des identifications ; elle est aussi la figuration diffractée d'un seul et même enfant. Son organisateur est le complexe jadis présenté par Lacan comme celui du sevrage, et on le voit ici articulé avec celui de l'intrus.

*Le loup et les sept chevreaux* raconte l'histoire de sept petits biquets confrontés, en l'absence de leur mère, au grand méchant loup. Par ruse, celui-ci en avale six : le petit dernier, qui s'est réfugié dans une horloge, réussira à les délivrer avec l'aide de la mère revenue à temps. Ensemble, ils vont tuer le loup. On voit que les morales et les pédagogies peuvent prendre appui de différentes façons sur un tel conte. Il est aussi intéressant d'entendre ce conte comme une admonestation adressée aux aînés, comme une reconnaissance vis-à-vis du petit dernier.

Écoutons-le autrement encore : comme l'histoire d'un enfant qui, affamé et abandonné par sa mère, est assailli par des fantasmes de dévoration et de destruction du corps, du corps maternel et de son propre corps. Fantasmes associés aux identifications précoces et au complexe du sevrage, aux angoisses, du début du lien, d'avant la parole, et la métaphore animale autant que l'horloge signale la régression topique et temporelle. Le loup est, dans cette perspective, la représentation condensée des fantasmes oraux infantiles de destruction du corps de la mère, vœu mortifère de l'enfant affamé, en même temps qu'une punition de ces fantasmes, selon la loi qui prévaut à ce moment de la vie psychique : celle du talion. Mais le loup est aussi le Père archaïque *prédateur* confondu par l'*infans* avec la mère du temps des origines.

G. Róheim note que, dans la version roumaine de ce conte<sup>1</sup>, le narrateur commet un curieux lapsus : lorsqu'il évoque la course de la mère à la recherche de nourriture pour ses petits, il introduit à la place du mot « mère » le mot *voleur*. Ainsi, la mère est assimilée au loup, à la bête de proie rapace. Dans d'autres versions, françaises, au loup est associé le lait ( « Ouvrez la porte, mes petits biquignons, j'ai du laton plein mes tétions et plein mes cornes de broussailles ! » ). La

1. G. Róheim (1953), The wolf dans the seven kids, *Psychoanalytic Quarterly*, XXII, 2, 253-256.

figure du loup pour le petit dernier est une figure clivée de l'imaginaire maternelle. La mère des biquets ne satisfait pas les appétits dévorants de ses petits : elle devient donc un loup prédateur. Le fantasme de l'enfant : être dévoré par la mère n'est rien d'autre que le retournement en angoisse de son désir de dévorer la mère. La menace est déplacée sur la figure du loup qui condense les figures du père jaloux et affamé, de la mère mauvaise et des enfants dévorants. Ce conte diffracte en différents personnages « les courants qui se heurtent dans la vie psychique » de l'enfant. La faim du loup est celle des biquets « affamés comme un loup », puisque la mère chèvre les a abandonnés (sous le prétexte d'aller chercher de la nourriture). La soif du loup est aussi celle des enfants qui, comme lui, tomberaient assoupis s'ils avaient le ventre plein. Au total, note Róheim, si le petit dernier en réchappe et sauve ses frères, c'est qu'il représente le statut privilégié du bébé qui reste le plus proche de sa mère. Dans l'horloge où il se cache, où temps et réalité sont abolis, il y est en sécurité comme il l'était dans le ventre de sa mère.

D'autres contes sont bâtis sur cette fantasmagorie : ils racontent que des enfants (humains ou animaux) liés par un lien fraternel sont avalés par un croquemitaine ou un loup-garou (*Les trois petits boucs, Les trois petits cochons*).

### *Hansel et Grethel*

C'est aussi sur cette dramatisation des relations d'objet archaïques qu'est construit un autre conte des Grimm, *Hansel et Grethel*. Un petit frère et une petite sœur sont confrontés aux variations de leur sadisme oral et anal, qu'ils projettent sur les figures de la mère. Mais le conte est aussi l'histoire d'une sœur et d'un frère confrontés à leur ambivalence, à leur position active et passive, à se figurer leur origine et la sexualité, à restaurer et à réparer les objets qu'ils ont pu craindre de détruire. Le conte fonctionne ici comme *Le loup et les sept chèvres*, mais il affronte plus directement le drame de l'humanisation sexuée d'un petit garçon et d'une petite fille<sup>1</sup>.

C'est pourquoi nous pouvons ici encore considérer les deux enfants comme une unique personne, mais seulement pour une seule dimension du conte : c'est bien en effet la frustration orale, représentée par la personne de Grethel, qui transforme la mère en une sorcière cannibale. C'est le fantasme de destruction anale qui suscite la représentation que la sorcière veut brûler Grethel comme une miche de pain, et c'est elle qui enfourne la sorcière et la brûle. Les enfants voulaient manger la (maison de la) mère sorcière : ils seront mangés.

1. Voir, sur ce point, A. Nunziante-Cesaro *et al.* (1976), « Hansel e Grethel » : il mondo interno infantile riflesso nelle fiabe, *Neuropsichiatria infantile*, 175, 19-34.

On se souvient que parvenus à cette péripétie du conte, les positions de Hansel et de Grethel s'inversent, se différencient et nous renvoient au début de l'histoire : Hansel, actif, sauve sa sœur et lui-même. Plus tard, c'est Grethel qui, par ruse, sauvera son frère et elle-même. Mais elle sera contrainte par la sorcière de contribuer à engraisser son frère pour la sorcière et elle sera elle-même soumise à la privation de nourriture. S'ils luttent ensemble contre la mauvaise mère, le conte les place dans des positions telles que, à un moment de leur histoire, l'un devient le bourreau de l'autre, complémentaires qu'ils sont dans le fantasme.

Cette ébauche de différence était déjà marquée dans les figures parentales : bien qu'il accepte l'abandon, le père en souffre. La figure positive du père opposée à celle de la mère contraste avec le couple idéal et solidaire des enfants abandonnés. Telle est la situation de départ. À la fin, la sorcière brûlée et sa maison détruite, le corps de la mère s'ouvre sur les trésors qu'elle gardait pour elle : perles et pierres précieuses, qu'ils rapportent à leur père, la marâtre étant morte avec la sorcière.

En fait, ces premières ébauches de différenciation, fondées sur le clivage et sur l'élaboration de la position dépressive, n'aboutissent pas à une destruction des protagonistes : le conte dit clairement où s'arrête l'évolution : « De leurs soucis, dès lors, ils ne surent plus rien ; et ils vécurent ensemble en perpétuelle joie. » L'enfant, garçon ou fille, qui écoute ce conte, peut s'endormir, la séparation n'est pas pour ce soir<sup>1</sup>. La crise que met en scène le conte a été dramatisée, perlaborée, résolue.

### *La mutation du complexe fraternel archaïque vers son œdipification*

Le complexe fraternel archaïque est un recours contre la puissance de l'imaginaire maternelle pré-œdipienne. La mère-aux-frères-et-sœurs est un objet partiel : sein oral, sein matrice, enjeu du lien de rivalité envieuse et des identifications archaïques. Inclus dans cette imago maternelle toute-puissante, dangereuse, intrusive, prédatrice, les frères-et-sœurs sont aussi des objets partiels. Frères-et-sœurs sont une invention du sein parfait. Ils forment une fratrie magique, toute-puissante et inséparable, soudée par le narcissisme primaire, à moins que ces objets partiels se livrent à une guerre totale.

Dans *Le complexe fraternel*, j'ai longuement examiné comment le complexe

1. P. Férida (Le conte et la zone d'endormissement, *Psychanalyse à l'Université*, 1, 1, 1975, 111-151) a exploré cette fonction du conte : l'histoire contée ne comble pas seulement une absence, celle de la mère et celle du monde ; elle fonctionne comme un organisateur secondaire de l'espace corporel menacé dans ses limites au moment de l'endormissement.

fraternel mute de l'archaïque vers le symbolique. Il se transforme lorsque les frères et sœurs sont symboliquement détachés du corps maternel, lui-même reconnu comme distinct des frères-et-sœurs. Au terme de la cure d'Yseult, ses frères et sœurs internes deviendront ses rivaux auprès de la mère, puis auprès du père ; puis ils deviendront ses alliés contre les parents, et ils seront un appui précieux pour les affronter et pour commencer à trouver chez une de ses sœurs une figure d'identification acceptable. À ce point, l'incidence transformatrice du complexe d'Œdipe sur le complexe fraternel est décisive.

Dans ce parcours, nous rencontrons la conjonction entre le complexe d'Œdipe et le complexe fraternel archaïque, comme nous la trouvons déjà inscrite dans ces deux grands récits, celui du mythe, Chronos émasculant son père-frère du dedans de l'espace de la mère aux frères-et-sœurs, et celui de la tragédie, où le destin d'Œdipe se lie à celui de ses enfants-frères et sœurs. Nous mesurons ainsi la différence entre ces deux complexes.

René Kaës  
32, cours de la Liberté  
69003 Lyon